

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**168. Val-Richer, Mardi 23 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

168. Val-Richer, Mardi 23 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Deuil](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1838-10-23

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- Je me lève tard. J'ai mal dormi
- pour moi du moins
- pour vous ce serait probablement une bonne nuit.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°199/221-222

Information générales

Langue Français

Cote

- 473, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/329-333

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°168 Mardi 23 Octobre, 8 heures et demie

Je me lève tard. J'ai mal dormi ; pour moi du moins ; pour vous, ce serait probablement une bonne nuit. Vos nuits dépendent de vos jours ; votre santé de votre âme. J'y pense continuellement. Il y a de l'irréparable. du moins pour nous ; nous n'y pouvons rien actuellement directement. Les circonstances peuvent amener, là où se décide ce qui vous touche, des raisons de changement qui amèneraient à leur tour le changement. Nous ne les prévoyons pas aujourd'hui ; mais elles peuvent venir. Je le crois unforgiving, implacable, mais non contre son propre intérêt, son moindre intérêt bien clair. Mais il n'y faut pas compter, j'en conviens ; il faut s'arranger comme si cela ne se pouvait pas. Ce que je voudrais pouvoir vous dire, c'est de combien d'affection et de soin j'entourerai, votre solitaire établissement. Je sais tout ce qui vous manque tout ce qui manque à votre cœur, à votre journée. Je sais ce qui m'empêche souvent moi-même de faire tout ce que je voudrais. Mais je veux tant que je ferai beaucoup beaucoup. Je me sens inépuisable pour vous. En fait de monde chez vous, hors de chez vous, en fait de passe-temps vous en aurez à peu près tant que vous voudrez. Votre salon est formé, à présent ; les habitudes sont prises ; la conversation, le petit mouvement social qui vous plaisent ne vous manqueront pas. Voilà pour la surface, au fond dearest, nous comblerons ensemble les vides, nous soignerons ensemble les plaies. Je vous aime tendrement. Le temps, l'absence, la connaissance plus complète de votre caractère, de votre esprit de vous toute entière, tout cela fait que je vous aime toujours autant, plutôt davantage. Vous savez que mes paroles n'exagèrent jamais mes sentiments. Vous savez que je suis doux à vivre. Je le serai pour vous, avec vous, plus que vous ne savez. Il y a bien du vide, bien de l'amertume dans votre situation ; j'y mettrai beaucoup de baume, beaucoup de tendresse. Vous vous souvenez de mon défi, dans nos premiers temps. Vous me direz un jour, si j'avais raison.

J'ai gardé hier mes hôtes jusqu'à cinq heures. Aujourd'hui, je vais dîner à Lisieux, demain aussi. Je mets les morceaux en quatre. Le retour de Lord Durham sera un avènement à Londres. Je ne sais qu'elle position il s'y refera ; mais je comprends que celle de Québec ne lui convienne pas. Revient-il cependant sans attendre son successeur, sans donner à son gouvernement le temps de pourvoir aux affaires du Canada ? Ce serait une boutade d'enfant gâté. Il y est sujet. Les Granville en sont-ils inquiets ? Je crois assez à leur jugement sur la situation, et les chances de leur cabinet. Ils sont éclairés, par une passion, leur désir de rester à Paris. Je la partage pour eux, quoique, non à cause d'eux.

10 heures

Je suis fâché que votre fils vous quitte avant que j'arrive. J'avais espéré qu'il vous resterait encore quelques jours ! Je suis charmé que vous en soyez contente. Ses qualités qu'il a valent mieux plus on en jouit. Je reçois une lettre de M. de Broglie qui me dit qu'en effet il ne vient pas à Broglie. Cela me met à l'aise. Je craignais

toujours qu'il ne vint au moment où je veux partir. Il est bien triste, mais il reprend ses occupations intérieures. Il est très content de son fils. Adieu. Je serais en effet très bien aux Tuileries. J'y serai. Adieu. Adieu. Bien tendrement adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 168. Val-Richer, Mardi 23 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-23

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1598>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 23 octobre 1838

Heure 8 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

49

Je me lève tard. J'ai mal dormi;

pour moi du moins; pour vous, ce serait probablement
une bonne nuit.

Vos sorts dépendent de vos jours; votre santé de votre
âme. J'y pense continuellement. Il y a de l'irremédiable,
du moins pour nous; nous n'y pouvons rien actuellement,
directement. Les circonstances peuvent amener là où se décide
ce qui vous touche, des raisons de changement qui amèneraient
à leur tour le changement. Nous ne les prévoyons pas, aujourd'hui;
mais elles peuvent venir. Je le vois *invariably*,
implacable, mais non contre son propre intérêt, son moindre
intérêt bien clair. Mais il n'y faut pas compter, j'en conviens;
il faut s'arranger comme si cela ne se pouvait pas. Ce que
je voudrais pouvoir vous dire, c'est de combien d'affection
et de soin j'entreprendrai votre solitaire établissement. Je
sais tout ce qui vous manque, tout ce qui manque à
votre cœur, à votre jouissance. Je sais ce qui m'empêche
souvent moi-même de faire tout le que je voudrais.
Mais je veux tant que je ferai beaucoup, beaucoup. Je
me sens inépuisable pour vous. En fait de monde chez
vous, hors de chez vous, en fait de passe-temps vous en aurez,
à peu près tant que vous voudrez. Votre salon ne forme

à présent ; les habitudes sont prises ; la conversation, le petit
mouvement social qui vous plaît ne vous manquera pas.
Voilà pour la surface. Au fond, dearest, nous comblerons
ensemble les vides, nous brigherons ensemble les plaisirs. Je vous
aime tendrement. La peur, l'absence, la connaissance plus
complète de votre caractère, de votre esprit, de vous toute
entière, tout cela fait que je vous aime toujours autant
plutôt davantage. Vous savez que mes paroles n'exagèrent
jamais mes sentiments. Vous savez que je suis doux à vivre.
Je le suis pour vous, avec vous, plus que vous ne savez.
Il y a bien du vide, bien de l'amertume dans votre
situation ; j'y mettrai beaucoup de baume, beaucoup de
tendresse. Vous vous souvenez de mon défi, dans mon
premier tour. Vous me direz un jour si j'avais raison.

J'ai gardé hier mes hôte jusqu'à cinq heures. Aujourd'hui,
d'hui, je vais dîner à L'Esplanade, demain aussi. Je mets les
morceaux en quatre.

Le retour de Lord Durham sera un événement à Londres.
Je ne sais quelle position il s'y referra ; mais je comprends
que celle de Québec ne lui conviendrait pas. Revient-il
seul sans attendre son successeur, sans donner à son
gouvernement la tour de pouvoir aux affaires du Canada ?
Ce serait une bontade d'enfant gâté. Il y en a déjà. Les
Grenville en sont-ils inquiets ? Je crois assez à leur
jugement sur la situation et les chances de leur cabinet.

Il son
la pa

Je
J'avais
pharm
mines

il n
toujours
thèse,
de son

Arden

Il sont éclairés par une passion, leur desir de rester à Paris. De
la partage pour eux, quoique non à cause d'eux...
so huns.

Je suis fâché que votre fils vous quitte avant que j'arrive.
J'avais espéré qu'il vous resterait encore quelques jours. Je suis
charmé que vous en soyez content. Je, qu'il est à vous
moins plus ou moins.

Je reçois une lettre de Mr de Broglie qui me dit qu'en effet
il ne vient pas à Broglie. Cela me met à l'aise. Je craignais
toujours qu'il ne vint au moment où je veux partir. Il est bien
triste, mais il reprend sa occupation intérieure. Il est très content
de son fils.

Adieu. Je serai en effet très bien aux Tuileries. J'y serai.
Adieu. Adieu. Bien tendrement adieu.